Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 55 (1926)

Heft: 10

Artikel: Programme premier, programme second

Autor: Dévaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041014

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LVme ANNÉE. N° 10. 1er JUILLET 1926.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque IIa 153.*

*Le **Bulletin pédagogique** et le **Faisceau mutualiste** paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du **Bulletin** et 5 du **Faisceau**.*

SOMMAIRE. — *Programme premier, programme second. — Autrefois et aujourd'hui. — L'enseignement du français au cours moyen. — Leçon de choses au cours inférieur. — De Fribourg au Val d'Anniviers. — Bibliographies. — Bibliothèque cantonale. — Bibliothèque du Musée pédagogique.*

PROGRAMME PREMIER
PROGRAMME SECOND

L'intelligence se forme par l'assimilation active du Vrai. Qu'est-ce que le Vrai ? Toute l'immensité du Réel. Le Vrai se définit : ce qui est. La Vérité n'est autre que l'accord de notre intelligence avec ce qui est. Notre intelligence, hélas, est courte et bornée. Elle ne peut embrasser le Réel dans son immensité ; elle peut encore moins le saisir dans sa profondeur. Il faut choisir. Le problème est donc celui-ci : Quel est le Vrai qu'il faut d'abord acquérir et posséder ?

Nous devons acquérir d'abord le Vrai sans lequel ni notre intelligence ne pourrait remplir sa fonction dans la vie, ni notre personnalité ne pourrait atteindre sa destinée ; nous devons acquérir le Vrai sans lequel notre vie serait manquée irrémédiablement, le Vrai qui nous permet d'*Etre*, nous aussi, *ad esse simpliciter*. C'est notre programme premier.

Il nous est ensuite loisible d'acquérir le Vrai qui nous permet de *Mieux Etre*, *ad bene esse*, de remplir avec plus de facilité notre tâche d'homme de telle situation, de telle profession, de telle nation, de telle civilisation. C'est notre programme second.

Notre intelligence est faite pour connaître. Connaître, c'est pénétrer toujours plus avant dans la nature du Réel, se le représenter de plus en plus exactement par l'idée. C'est atteindre, dans la mesure très relative où nous le pouvons, l'intime et profonde constitution des choses, et leurs causes, et leurs relations entre elles, et surtout avec la Cause dernière, qui est aussi le Réel suprême et le Vrai par excellence. L'intelligence se parfait par l'adhésion au Vrai, qu'elle s'approprie par assimilation active.

Or, la Cause dernière, le Réel suprême, le Vrai par excellence, c'est Dieu. Dieu s'est définit lui-même : Celui qui est. Faire connaître Dieu comme cause efficiente et finale de tout ce qui est, comme Créateur et Fin dernière de l'homme surtout, c'est la connaissance la plus essentielle, la plus vitale, qu'on ait à communiquer à l'enfant.

Au point de vue surnaturel, le petit baptisé est disposé à la recevoir par les vertus infuses de foi, d'espérance et de charité surnaturelles. Au point de vue naturel même, au point de vue plus étroit encore de la formation de l'esprit, la connaissance précoce de Dieu s'impose impérieusement, comme cause première ou Créateur, comme fin suprême ou Béatitude éternelle et comme Providence. Sans doute, la connaissance de Dieu n'est pas et ne peut pas être la première chronologiquement. La nature humaine doit connaître les créatures pour se faire une idée, analogique et bien inadéquate, du Créateur. Mais on ne saurait la retarder beaucoup ; la connaissance des créatures est très tôt suffisante pour que l'esprit enfantin monte tout naturellement et comme spontanément à leur Auteur. La connaissance profane, la connaissance des choses et de soi-même, si la connaissance de Dieu manque, est du savoir tronqué ; la raison des choses fera défaut et celle de la destinée, celle du bien et du mal, de la souffrance, de la mort, du devenir des choses terrestres. Si parfait que soit l'enseignement de ses maîtres, sans elle, l'enfant sentira comme un brouillard s'étendre sur son esprit ; sa vue sera courte ; il en résultera des erreurs nombreuses de jugement. L'horizon sera borné bien étroitement, en avant et en arrière. Tant que la connaissance de l'écolier n'atteindra pas Dieu, son intelligence ne sera guère élevée au-dessus de l'instinct animal. L'instinct tend à procurer à l'animal la satisfaction de ses besoins et quelque bien-être. C'est une pareille recherche des moyens de satisfaire aux besoins humains que maints pédagogues d'aujourd'hui assignent comme son but à l'intelligence humaine. Celui que nous lui assignons, c'est de saisir le Vrai, le Réel, afin d'en user pour conduire l'homme à sa destinée ; il nous met dans la nécessité de faire connaître Dieu à l'enfant, dès l'âge le plus tendre, d'épurer cette connaissance à mesure qu'il avance dans le savoir et dans la formation de son esprit, de la maintenir non seulement au niveau de la science acquise, mais constamment au-dessus.

C'est le premier point de notre programme.

Le Réel est saisi par ceci : qu'il est. La première idée qui surgit dans l'intelligence du petit, consécutive aux premières sensations, c'est qu'il y a quelque chose : telle chose est. C'est l'affirmation de l'être. La première connaissance implique l'affirmation de l'être. Et toutes les autres connaissances impliquent cette première affirmation. L'idée de neige implique que la neige est. Le jugement : la neige est blanche implique que la neige est, que la blancheur est, et que le prédicat est contenu dans le sujet. Tout être est ce qu'il est : c'est le principe d'identité. Le principe de contradiction le complète : une chose ne peut pas à la fois être ce qu'elle est et ne pas l'être, dans le même temps et sous le même rapport. Ces deux principes forment le fond de toute affirmation, de tout jugement, de toute pensée. Ils sont antérieurs à toute science particulière, à tout jugement, à tout concept particuliers.

On ajoute à ces deux principes premiers le principe de raison suffisante : tout être a sa raison d'être, ce qu'il faut pour être, qui se décompose en principe de substance : tout phénomène suppose une substance, en principe de causalité : tout être et tout phénomène contingents ont une cause, en principe de finalité : tout être qui agit agit pour une fin.

L'esprit enfantin saisit de la même naturelle manière dans le monde concret qui l'entoure les concepts à la fois les plus généraux et les plus élevés ; ce sont les notions premières d'être et de non-être, d'unité et de pluralité, du vrai, du bien, du beau, et de leurs contraires, le faux, le mal, le laid, de substance et d'accident (qualités et phénomènes), de relation (cause, espace, temps), de devenir (puissance et acte). Il ne saura rien définir abstraitement sans doute ; tout cela n'en existera pas moins très réellement à la base de ses idées et de ses jugements.

On ne discutera point de ces concepts, ni de ces principes, dont les livres d'ontologie ou de logique traitent abondamment. Mais si, comme on l'affirme, tout savoir, depuis le plus empirique au plus savant, et de toutes les sciences, reposent sur ces concepts et ces principes premiers, ceux-ci doivent être antérieurs à toute pensée, ou, plus exactement, sont les premières pensées. Non sous leur forme abstraite, évidemment, mais la substance de pensée que cette forme exprime se trouve réellement impliquée dans les premières notions intellectuelles qu'acquiert l'enfant. Supposons que cette initiale notion soit quelque idée du lait qu'il tète goulûment, tous les principes premiers que nous avons énoncés s'y rencontrent : le lait est ; il coule dans mon gosier ; il est chaud et doux ; maman me le procure ; il est propre à calmer mon appétit.

Puisque les principes premiers sont nécessaires à la pensée quelle qu'elle soit, doit-on les introduire dans le programme scolaire, et sous quelle rubrique ? Rassurez-vous ! Ils sont aperçus par l'intelligence en même temps que les premières notions qu'elle acquiert. Il n'est pas nécessaire d'instituer des exercices scolaires pour les

produire et les faire connaître. Tous les exercices scolaires plutôt n'en sont que des applications. Tout jugement en perfectionne le maniement. Ils se trouvent à la base de toutes les sciences, de toutes les branches, de toutes les notions usuelles de bon sens, de tous les actes réfléchis. Un menuisier ne s'est jamais dit : Le tout est plus grand que sa partie ; il a cependant construit la commode et ses tiroirs d'après cette métaphysique.

Nous n'aurons donc pas, dans notre programme scolaire, une division intitulée : principes premiers, notions premières, axiomes, etc. ; mais comme toutes les connaissances du programme scolaire ne sont acquises que si ces principes universels sont préalablement admis et connus, nous devons les inscrire dans notre programme premier ; l'intelligence, en effet, ne saurait « être », ni se cultiver sans les posséder d'abord, pour en tirer ensuite les conclusions particulières, qui constituent l'essentiel des branches diverses du savoir.

Pour « être » ce qu'il doit être, l'homme doit se connaître lui-même. Et que doit-il en savoir ? Qu'il n'est pas pure matière, qu'il a une âme immortelle, créée par Dieu, destinée au bonheur éternel ; cette âme est unie à un corps qu'elle anime, qu'elle doit dominer, qu'elle doit amener à réaliser au mieux les tâches qui lui incombent : servir les intérêts de l'intelligence, de la volonté, et, par delà, ceux de Dieu. Pareille connaissance implique que l'on distingue le corps de l'âme, les sens de l'intelligence, l'appétit organique et sensible de l'appétit rationnel ; elle implique que l'on se sait conscient, libre, responsable ; elle implique que l'âme est spirituelle, donc immortelle. Quelle incroyable misère ne serait pas la nôtre, si nous devions vivre sans comprendre la signification de ces événements qui remplissent notre existence : la naissance et la mort, l'amour et la souffrance, le travail et le repos, la fortune et l'infortune, questions qui forment le fond même de toutes les conversations, de toutes les littératures, de toutes les religions. Il faut que l'homme obtienne une réponse, pour qu'il vive et qu'il soit. Sans cette science, l'homme est dans une situation pire que celle de l'animal ; il ne peut se croire que tel et se comporter en conséquence.

Se connaître ne suffit pas. Il est autour de nous un vaste monde, vers lequel notre intelligence est attirée, comme toute puissance vers son acte et l'objet de son acte, d'une tendance d'autant plus irrésistible qu'elle vient du fond naturel et spontané de l'être ; connaître le monde est, pour l'intelligence, un acte de vie, un acte d' « être ». Que doit-elle en savoir pour vivre de vie humaine ? D'où vient l'univers, où il va, et quelle place l'homme y occupe, j'entends : non sa situation géographique, civique ou sociale, mais son rang propre parmi les différents ordres d'êtres, par rapport au monde des esprits, à celui des corps, spécialement par rapport à l'animal, à la plante, au minéral. Il doit savoir tout cela pour se placer à son rang et se conduire en conséquence.

L'intelligence doit informer tout homme de sa destinée, de ce pourquoi il est ici-bas et de ce qu'il est appelé à être pendant la suite infinie des siècles. Elle doit l'informer de ce qui le conduit à cette destinée et de ce qui l'en détourne, des moyens que lui offre le monde extérieur, de ceux qu'il trouve en lui, fonctions, sens et facultés, et de quelle manière il peut utiliser les ressources dont il dispose, en lui, hors de lui, pour réaliser les fins auxquelles nul homme n'a le droit de se dérober sous peine de manquer sa vie, non seulement de ne plus « être », mais de mériter la sentence effroyable : Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né.

Voilà ce qu'*il faut* qu'un homme sache pour « être ». Voici ce que toute intelligence doit apprendre et connaître pour remplir sa fonction dans une vie d'homme. Voilà l'essentiel du programme premier, programme obligatoire, tel qu'il jaillit spontanément aux regards de la raison naturelle, pourvu qu'elle soit saine et qu'elle regarde droit devant elle.

On a tort de juger exclusivement du degré de culture d'un individu ou d'une nation sur ses capacités de lire, d'écrire, de compter, sur le chiffre de ses affaires ou celui de ses bêtes à cornes. La culture fondamentale consiste dans l'assimilation et la mise en œuvre de ce programme premier ; seul ce savoir permet à l'homme, isolé ou bien assemblé en collectivité, d'être ce qu'il doit être et de parvenir à ce à quoi il est destiné, *ad esse simpliciter*.

Le programme second commence à la lecture, à l'écriture, au calcul ; on peut être et parvenir à sa destinée sans savoir cela et tout ce qui suit ; mais, quand le programme premier n'est pas négligé, il est excellent d'acquérir par assimilation active ce qu'on peut du programme second, qui permet de « Mieux Etre », *ad bene esse*, à condition « d'Etre » d'abord, évidemment.

Dans le *Bulletin* du 15 février, je réclamais, pour l'écolier primaire et le peuple, une philosophie naturelle, comme nécessaire à sa pensée, le sens commun [1]. Ce n'était point une idée personnelle que j'émettais là. Tous les philosophes chrétiens, et d'autres encore, comme Jouffroy, ont placé à la base de tout jugement et de toute action un certain nombre de notions et de principes « où tous les hommes puisent les motifs de leurs jugements et les règles de leur conduite ; et rien n'est plus vrai que cette idée. Mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est que ces principes sont tout simplement des solutions positives de tous les grands problèmes qu'agite la philosophie » (Jouffroy). Je n'ai donc pas inventé mon programme premier ; il se

[1] Voir, par exemple, Garrigou-Lagrange : *Le sens commun*, p. 85 à 134 (3me édition). Le P. Garrigou-Lagrange, dominicain, est l'un des maîtres du thomisme contemporain. — Voir aussi, Maritain, *Eléments de philosophie*, I, p. 87 à 95.

confond exactement avec les exigences du sens commun [1]. Les programmes seconds, dont on ne nous dote que trop abondamment, ne doivent point ignorer ce programme premier, mais le préciser, le fonder en raison et le prolonger. Si les programmes seconds sont chargés à l'excès, ce n'est pas au détriment du programme premier que doit s'opérer l'allégement. Il faut d'abord « être », après quoi l'on tâche d' « être mieux », en se souvenant toutefois que le mieux est souvent l'ennemi du bien. E. Dévaud.

AUTREFOIS & AUJOURD'HUI

Il vaut mieux prévenir que guérir, dit-on. Mais trop de prévenances conduit aussi à la maladie ; cela est exact en pédagogie aussi.

Prenons par exemple la dictée. Elle jouissait autrefois d'un incomparable prestige ; elle constituait l'épreuve de choix et suffisait à classer les élèves. Un « zéro faute » fournissait la preuve indubitable de l'intelligence. Tout contribuait à rehausser sa gloire : point d'explications préalables, point de mots écrits au tableau, point de tolérances orthographiques. La moindre défaillance était frappée d'une sanction sévère : grande copie, nombreux coups sur les doigts, etc., etc. Aussi, tous les élèves, jusqu'aux plus cancres, s'efforçaient-ils d'échapper aux sanctions par de vigoureux efforts et s'acharnaient à atteindre le « zéro faute » ambitionné.

On demandait beaucoup et même tout à l'élève, peu au maître. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Moins de crainte des sanctions; mais un grand acharnement à éveiller l'intérêt, la curiosité, l'intelligence proprement dite.

On veut que l'enfant comprenne, réfléchisse ; la dictée doit être un exercice aussi attrayant que possible. On explique, on fait toucher, on montre, on écrit ; tous les sens sont atteints, aucun souvenir auditif, visuel, graphique ou verbal n'est négligé ; plus de pièges, plus d'énigmes, c'est le maître qui fournit tout l'effort ; l'élève suit trop souvent sans entrain, sans vigueur. Cela arrive pour bien des travaux autres que la dictée malheureusement ; « parce qu'il trouve sa nourriture trop bien préparée, son estomac est paresseux », nous disait dans une conférence, l'année dernière, un de nos honorés Préfets qui s'intéresse vivement aux écoles de son district.

[1] « L'objet propre du sens commun, c'est tout d'abord les notions premières et les principes premiers rattachés à l'être, qui sont comme la structure de la raison. C'est, en outre, les grandes vérités qui se rattachent à ces notions premières par les principes premiers : existence de Dieu, de la liberté, de la spiritualité de l'âme, de l'immortalité ; les premiers devoirs naturels qui se déduisent du premier principe de la morale appliqué à notre nature », Garrigou-Lagrange, p. 131. — J'ai trouvé postérieurement un article du P. Verrier, dans la *Revue thomiste* de 1900, p. 446 et suivantes, qui formule exactement les mêmes exigences pour la formation de l'esprit.